

CONSTRUIRE UN PAYS

Marianne Mispelaëre

Si je veux imaginer un pays fictif, je dois aussi imaginer un nom, une frontière, une terre, un peuple, une langue, des constructions et des cultures. Je pense au regroupement d'un certain nombre de lignes, et de ces lignes je puis former un système. La marche de mon pays. Je dois imaginer, en sachant que mon imagination n'existe qu'au regard du monde dans lequel je vis déjà. Sans prétendre annihiler ni dupliquer ce qui se trouve autour de moi, je rêve par effort. Mon imagination est comme des flocons de neige tombant obliquement sur tout ce qui m'entoure, formant ainsi une autre couche, d'autres reliefs à partir de ceux préexistants. Si je veux imaginer un pays fictif, il ressemblera à celui qui existe, tombant comme des flocons sur le réel qui nous entoure.

Où pourrais-je construire ce pays? Le vrai lieu est absent, scellée la grotte où parlait la Pythie. Sans doute existe-t-il quelques bouts de terrain vague sur lesquels je pourrais installer un pays. Ce sont de petits espaces, des résidus d'espace. Des déserts difficiles. Coincés entre les tours des villes et le versant des montagnes, encadrés de plein mais encadrant du vide, ces terrains sont négatifs. Leur frontière coupe ce qui vit de ce qui est invisible, elle distingue l'animé de ce qui se lit. La première chose à entreprendre est de dessiner les contours de mon pays. Sur le sol, il y a donc maintenant un trait blanc. En délimitant un territoire, les frontières révèlent aussi ce qu'il y a au-delà d'elles et permettent un va-et-vient. Qui n'a pas rêvé de se promener, d'un pas ou d'un regard, dans la vie? Je déménage dans l'écriture de mon pays.

On ne peut bâtir sans creuser de fondations, marcher sans se retourner, ni parler sans se souvenir. Le vécu, l'Histoire, jouent leur rôle dans ce que nous édifions. Pour entreprendre quelque chose, il faut retourner le présent comme de la terre qu'on laboure. Je ne peux construire de pays sans fouiller dans le sol à la recherche de mémoire, de roman national, sur lesquels il s'appuiera. Alors, l'horizon qui se dresse en guide n'est peut-être pas uniquement horizontal, devant nos yeux, il en existe un autre, vertical, tacite en-dessous de nous. Je me lance à creuser un sillon là où j'avais auparavant tracé un trait blanc. Le trait disparaît mais la marque reste. La nuit, je creuse aussi, délivrant une confiance aveugle à l'égard de la décision que j'ai prise en donnant le premier coup de pelle. Le sillon devient une tranchée dans laquelle je m'enfonce physiquement. Plus je creuse, plus la terre est humide. Je sens l'émergence de quelque chose. Que va-t-il se passer? Cette quête ressemble à une confrontation

abstraite. Ne pas tourner le dos au désir. Contre la peur de perdre. Intensité, augmenter l'intensité. Exécuter, des actes sourds, les enchaîner, sempiternellement. Et puis: un mouvement sec de la pelle, un fracas lourd. Une mer noire jaillit du sol jusqu'au ciel et inonde la tranchée jusqu'à son rebord. Remonté à terre, j'accompagne cette eau tumultueuse de cris de joie et danses paiennes. Mon pays est un radeau de terre délimité par un ruisseau qui descend profond et s'étale en nappe phréatique en-dessous de lui. Il a l'autonomie d'une île la solidité d'un offshore la qualité révélatrice d'un polder la stabilité d'un iceberg tabulaire. Mon pays s'appuie sur la force de cet or noir. Il bouge avec lui, se laisse porter par lui sans être à la dérive. Les terres habitées qui l'encerclent orientent son parcours, ils s'entrechoquent dans le mouvement régulier de l'eau. Mon pays se trouve à la jonction de l'activité incessante et des reflux de l'Histoire. C'est là, à cette intersection, qu'il doit s'ouvrir.

Pour être constructible, le terrain doit être préparé. Le sol, les cailloux, les herbes, l'odeur de la terre et la couleur des flaques passeront par ma tête et par mes mains, un à un. Cerner la présence des choses. L'ordre établi est défait, doit être réinventé et provoqué selon le rythme même de la recherche. Une surface qui était alors plane devient un espace de jeu - un échiquier dont chaque pièce détermine la présence des autres - avant de redevenir plane à nouveau. Cette activité ne transforme pas mais déplace, recouvre et découvre. Elle pointe des recoins, des endroits du monde, à un moment donné. À force d'effriter les tentatives et de recommencer, différentes couches s'accumulent et constituent une nouvelle croûte terrestre. S'élève alors un paysage nouveau sans l'être. Je sais que chaque relief aura son incidence sur la forme des bâtiments que j'y projette.

Nuit noire - celle qui sous la pluie, celle qui sous la neige, reste et change. Le bruit peut-être courra, ou bien est-ce moi qui, parlant tout haut, appellerai les émigrants. Un pays a besoin d'occupations pour grandir. Pour l'équilibre des masses doivent se contrebalancer le dessus et le dessous. Si des gens viennent y vivre, ce sera pour y construire des espaces à vivre. Et comme partout ailleurs, ils seront de passage. J'imagine un bloc s'élever, suivi de plusieurs autres, agglutinés à lui. De l'extérieur, ce sont des espaces distincts, mais on ne peut s'empêcher de penser qu'à l'intérieur, un couloir discontinu les traverse tous, ou qu'en ouvrant simplement certaines portes, on se retrouve chez son voisin. J'assisterai à ça, aux allées et venues, aux échafaudages qui se montent et se démontent, à un temps qui passe. *Nous ne possédons réellement rien; tout nous traverse.'*

¹ Phrase empruntée à Eugène Delacroix, *Journal: 1822-1863*, Plon, 1996, p. 223 (é.o.1893-1895)